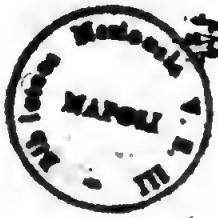
LE BARBIER
DE SÉVILLE,
OU
LA PRÉCAUTION INUTILE,
COMÉDIE.

EN QUATRE ACTES.

Par Mr. DE BEAUMARCHAIS.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Digitized by Google

LETTRE MODÉRÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modeſtement & courbé, préſentant ſa Pièce au Lecteur.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel Opuſcule de ma façon. Je ſouhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où dégagé de ſoins, content de votre ſanté, de vos affaires, de votre Maîtreſſe, de votre dîner, de votre eſtomac, vous puiſſiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car il faut tout cela pour être homme amuſable & Lecteur indulgent.

Mais ſi quelque accident a dérangé votre ſanté, ſi votre état eſt compromis, ſi votre Belle a forfait à ſes ſermens, ſi votre dîner fut mauvais, ou votre digeſtion laborieuſe; ah! laiſſez mon *Barbier*; ce n'eſt pas là l'inſtant; examinez l'état de vos dépenſes, étudiez le *Factum* de votre Adverſaire, reliſez ce traître de billet ſurpris à Roſe, ou parcourez les chefs-d'œuvres de Tiſſot ſur la tempérance, & faites des réflexions

politiques, économiques, diététiques, philoſophiques ou morales.

Ou ſi votre état eſt tel qu'il vous faille abſolument l'oublier ; enfoncez-vous dans une Bergère, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilége, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légère au milieu des plus noires vapeurs ? Et que vous importe en effet ſi Figaro le Barbier s'eſt bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival à lui ſouffler ſa Maîtreſſe ? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour ſon propre compte.

Que vous fait encore ſi ce Barbier Eſpagnol en arrivant dans Paris eſſuya quelques traverſes, & ſi la prohibition de ſes exercices a donné trop d'importance au rêveries de mon bonnet ? On ne s'intéreſſe guères aux affaires des autres, que lorſqu'on eſt ſans inquiétudes ſur les ſiennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? Avez-vous à ſouhait double eſtomac, bon Cuiſinier, Maîtreſſe honnête, & repos imperturbable ? Ah ! parlons, parlons : Donnez audience à mon *Barbier*.

Je ſens trop, Monſieur, que ce n'eſt plus le temps, où, tenant mon manuſcrit en réſerve, & ſemblable à la Coquette qui refuſe ſouvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faiſois quelque avare lecture à des Gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaiſance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite aſſurant mon ſuccès, je gliſſois ſur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les ſuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuſe modeſtie, je jouiſſois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour ſon compte.

Que reſte-t-il, hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'inſtant qu'il faudroit des miracles pour vous ſubjuguer ; quand la verge de Moïſe y ſuffiroit à peine, je n'ai plus même la reſſource du bâton de Jacob ; plus d'eſcamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illuſion théâtrale, rien. C'eſt ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monſieur, ſi, meſurant mon ſtyle à ma ſituation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui ſe donnent le ton de vous appeller négligemment : *Lecteur, ami Lecteur, cher Lecteur, benin ou Benoiſt Lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens eſſayent de ſe mettre au

pair avec leur Juge, & qui ne fait bien ſouvent que leur en attirer l'animadverſion. J'ai toujours vu que les airs ne ſéduiſoient perſonne, & que le ton modeſte d'un Auteur pouvoit ſeul inſpirer un peu d'indulgence à ſon fier Lecteur.

Eh ! quel Ecrivain en eut jamais plus beſoin que moi ! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foibleſſe autrefois, Monſieur, de vous préſenter en différens temps, deux triſtes Drames ; productions monſtrueuſes, comme on ſait ! car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il n'exiſte rien ; c'eſt un point décidé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en ſuis tellement convaincu, que, ſi je voulois aujourd'hui mettre au Théâtre une mère éplorée, une épouſe trahie, une ſœur éperdue, un fils déshérité, pour les préſenter décemment au Public, je commencerois par leur ſuppoſer un beau Royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde. Certain après cela, que l'invraiſemblance du Roman, l'énormité des faits, l'enflure des caractères, le giganteſque des idées ; & la bouffiſſure du langage, loin de m'être imputés à reproche, aſſureroient encore mon ſuccès.

Préſenter des hommes d'une condition moyenne, accablés & dans le malheur ! Fi donc ! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux : voilà tout le Théâtre exiſtant & poſſible : & je me le tiens pour dit : c'eſt fait : je ne veux plus quereller avec perſonne.

J'ai donc eu la foibleſſe autrefois, Monſieur, de faire des Drames qui n'étoient pas *du bon genre* : & je m'en repens beaucoup.

Preſſé depuis par les événemens, j'ai haſardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé *du bon ſtyle* : & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'eſtiment pas *du bon ton* : & je ne m'en conſole point.

Peut-être un jour oſerai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la muſique n'eſt pas *du bon François* : & j'en ſuis tout honteux d'avance.

Ainſi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuſes, je paſſerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne-foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous préſentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*, ce n'eſt pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton reſpectueux ; mais on m'a fort aſſuré que, lorſqu'un Auteur étoit ſorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoit plus

que d'être agréé par vous, Monſieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire eſt donc certaine, ſi vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément; perſuadé que pluſieurs de Meſſieurs les Journaliſtes ne me refuſeront pas celui de leur dénigrement.

Déja l'un deux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége, m'a fait l'honneur encyclopédique d'aſſurer à ſes Abonnés que ma Pièce étoit ſans plan, ſans unité, ſans caractères, vide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité ſans Approbation, ſans Privilége, & même ſans Encyclopédie, après un candide expoſé de mon Drame, ajoute au laurier de ſa critique, cet éloge flatteur de ma perſonne: « La réputation du ſieur de » Beaumarchais eſt bien tombée; & les honnêtes gens ſont » enfin convaincus que lorſqu'on lui aura arraché les plumes » du paon, il ne reſtera plus qu'un vilain corbeau noir, » avec ſon effronterie & ſa voracité. ».

Puiſqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du *Barbier de Séville*; pour remplir l'horoſcope entier, je pouſſerai la voracité juſqu'à vous prier humblement, Monſieur, de me juger vous-même, & ſans égard aux Critiques paſſés, préſens & futurs; car vous ſavez que, par état, les Gens de Feuilles ſont ſouvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant ſaiſi de mon affaire, il faut que vous ſoyiez mon Juge abſolument, ſoit que vous le vouliez ou non; car vous êtes mon Lecteur.

Et vous ſentez bien, Monſieur, que ſi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raiſonne mal, vous refuſiez conſtamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-deſſous de vos lumieres: n'étant pas mon Lecteur, vous ne ſeriez pas celui à qui s'adreſſe ma requête.

Que ſi, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous aviſiez de jetter le Livre en cet inſtant de votre lecture; c'eſt, Monſieur, comme ſi, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des Magiſtrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti: qu'en ceſſant d'exiſter en qualité de mon Lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vous élevant au-deſſus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monſieur, n'eſt-il pas de les juger?

Voilà donc qui eſt arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous; ſans excepter Meſſieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier reſſort, voient ſouvent leur ſentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au Théâtre ; & ces Meſſieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penſer que j'avois gagné ma Cauſe à l'Audience. Point du tout ; le Journaliſte établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur : mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs ; qu'ils aient ri de ma Pièce ou de moi ; s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli ; ce que j'appelle avoir gagné ma Cauſe à l'Audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de Publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire : c'étoit des eſpèces de Conſultations que je faiſois ſur le fond de l'affaire. Que ſi les Conſultans, après avoir donné leur avis, ſe ſont mêlés parmi les Juges ; vous voyez bien, Monſieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de ſe récuſer par délicateſſe, s'ils ſe ſentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh ! plût au Ciel qu'ils en euſſent un peu conſervé pour ce jeune Etranger ! nous aurions eu moins de peine à ſoutenir notre malheur éphèmere ! Tels ſont les hommes : avez-vous du ſuccès ? ils vous accueillent, vous portent, vous careſſent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher : au moindre échec, O mes amis ! ſouvenez-vous qu'il n'eſt plus d'amis.

Et c'eſt préciſément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triſte ſoirée. Vous euſſiez vu les foibles amis du Barbier ſe diſperſer, ſe cacher le viſage ou s'enfuir ; les femmes, toujours ſi braves quand elles protègent, enfoncées dans les coqueluchons juſqu'aux panaches & baiſſant des yeux confus ; les hommes courant ſe viſiter, ſe faire amende honorable du bien qu'ils avoient dit de ma Pièce, & rejettant ſur ma maudite façon de lire les choſes, tout le faux plaiſir qu'ils y avoient gouté. C'étoit une déſertion totale, une vraie déſolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me ſentant paſſer à droite, & ne faiſoient plus ſemblant de me voir : Ah Dieux ! D'autres plus courageux, mais s'aſſurant bien ſi perſonne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire : Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illuſion ? car il faut en convenir, mon Ami, votre Pièce eſt la plus grande platitude du monde.

— Hélas, Meſſieurs ! j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite ; mais, au nom de la bon-

té que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre ſecond jugement, ne ſouffrez pas qu'on redonne la Pièce au Théâtre ; ſi, par malheur, on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus ſavoir quel jour vous eûtes raiſon ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaiſe !.

On ne m'en crut point : on laiſſa rejouer la Pièce, & pour le coup je fus Prophête en mon pays. Ce pauvre Figaro, *feſſé* par la cabale *en faux-bourdon* & preſque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage, & mon Héros ſe releva le dimanche avec une vigueur que l'auſtérité d'un carême entier, & la fatigue de dix-ſept ſéances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui ſait combien cela durera ? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût ſeulement queſtion dans cinq ou ſix ſiècles : tant notre Nation eſt inconſtante & légère.

Les Ouvrages de Théâtre, Monſieur, ſont comme les enfans des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement aſſez pour payer les parens de leurs ſoins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaiſirs. Suivez-les dans leur carriere : à peine ils voient le jour, que, ſous prétexte d'enflure, on leur applique les Cenſeurs : pluſieurs en ſont reſtés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel Parterre les rudoye & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les eſtropie. Les perdez-vous un inſtant de vue : on les retrouve, hélas ! traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'Extraits, & couverts de Critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint : le mortel oubli les tue : ils meurent, & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immenſité des Livres.

Je demandai à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la première repréſentation des Ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis ſont morts de joie d'avoir remporté le prix des Vers au Théâtre ? Nous aimons trop nos Auteurs pour ſouffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant : auſſi pour les conſerver, avons-nous grand ſoin que leur triomphe ne ſoit jamais ſi pur, qu'ils puiſſent en expirer de plaiſir.

Quoi qu'il en ſoit des motifs de cette rigueur : l'enfant de mes loiſirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuſer le ſurlendemain de ſon triomphe, ou de montrer de l'humeur à ſes critiques, ne s'en eſt que

plus empreſſé de les déſarmer par l'enjouement de ſon caractère.

Exemple rare & frappant, Monſieur ! dans un ſiècle d'Ergotiſme où l'on calcule tout juſqu'au rire : où la plus légère diverſité d'opinions fait germer des haines éternelles, où tous les jeux tournent en guerre, où l'injure qui repouſſe l'injure, eſt à ſon tour payée par l'injure, juſqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de pluſieurs autres, & propage ainſi l'aigreur à l'infini, depuis le rire juſqu'à la ſatiété, juſqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus cauſtique.

Quant à moi, Monſieur : s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient freres : & c'eſt une belle idée : je voudrois qu'on pût engager nos freres les Gens de Lettres à laiſſer, en diſcutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les Libelliſtes qui s'en acquittent ſi bien ! ainſi que les injures à nos freres les Plaideurs.... qui ne s'en acquittent pas mal non plus ! Je voudrois ſur-tout, qu'on pût engager nos freres les Journaliſtes à renoncer à ce ton pédagogue & magiſtral avec lequel ils gourmandent les Fils d'Apollon, & font rire la ſottiſe aux dépens de l'eſprit.

Ouvrez un Journal : ne ſemble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée ſur des Ecoliers négligens, les traiter en eſclaves au plus léger défaut dans le devoir ? Eh, mes Freres ! il s'agit bien de devoir ici ? La Littérature en eſt le délaſſement & la douce récréation.

A mon égard au moins, n'eſpérez pas aſſervir dans ſes jeux, mon eſprit à la règle : il eſt incorrigible, &, la claſſe du devoir une fois fermée, il devient ſi léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liège emplumé qui bondit ſur la raquette, il s'élève, il retombe, égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & baloter à nous deux le léger volant de mes penſées : de tout mon cœur : s'il ripoſte avec grace & légèreté, le jeu m'amuſe, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, preſſés, relevés même avec une preſteſſe, une agilité, propre à réjouir autant les Spectateurs qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monſieur, devroit être la critique : & c'eſt ainſi que j'ai toujours conçu la diſpute entre les Gens polis qui cultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, ſi le Journaliſte de Bouillon a conſervé dans ſa Critique ce caractère aimable, & ſur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Pièce eſt une Farce, dit-il.

Paſſons ſur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuiſinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur ſaveur. C'eſt en paſſant par ſes mains qu'ils ſe dénaturent. Analyſons la Farce de Bouillon.

La Pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eſt-ce parce qu'il eſt trop ſimple qu'il échappe à la ſagacité de ce Critique adoleſcent?

Un Vieillard amoureux prétend épouſer demain ſa Pupille: un jeune Amant plus adroit le prévient, & ce jour même, en fait ſa femme à la barbe & dans la maiſon du Tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire avec un égal ſuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, *& cætera*. L'*Avare* de Molière eſt-il autre choſe? le *Grand Mithridate* eſt-il autre choſe? Le genre d'une Pièce comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choſes que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, ſur ce plan, qu'une Pièce amuſante & ſans fatigue, une eſpece d'*Imbroille*, il m'a ſuffi que le Machiniſte, au lieu d'être un noir ſcélérat, fût un drôle de garçon, un homme inſouciant, qui rit également du ſuccès & de la chûte de ſes entrepriſes, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame ſérieux, devînt une Comédie fort gaie: & de cela ſeul que le Tuteur eſt un peu moins ſot que tous ceux qu'on trompe au Théâtre, il eſt réſulté beaucoup de mouvement dans la Piéce, & ſur-tout la néceſſité d'y donner plus de reſſort aux intrigans.

Au lieu de reſter dans ma ſimplicité comique, ſi j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique*; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une avendure dont je n'ai mis en Scènes que la partie la moins merveilleuſe?

En effet perſonne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque hiſtorique où la Pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença ſérieuſement à s'échauffer, comme qui diroit derrière la toile, entre le Docteur & Figaro, ſur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en ſe débatant le *reſcille* ou fillet qui coiffoit le Barbier, & l'on vit, non ſans ſurpriſe, une forme de ſpatule imprimée à chaud ſur ſa tête raſée. Suivez-moi, Monſieur, je vous prie.

A cet aſpect, moulu de coups qu'il eſt, le Médecin s'écrie avec tranſport : Mon Fils ! ô Ciel ! mon Fils, mon cher Fils !... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions ſur ſon cher Pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu ſa mere, eſt fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans ſa jeuneſſe, eut cet enfant d'une Perſonne en condition, que les ſuites de ſon imprudence firent paſſer du ſervice au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le déſolé Bartholo, Frater alors, a fait rougir ſa ſpatule, il en a timbré ſon fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, ſi jamais le ſort les raſſemble. La mere & l'enfant avoient paſſé ſix années dans une honorable mendicité ; lorſqu'un Chef de Bohémiens deſcendu de Luc Gautic, traverſant l'Andalouſie avec ſa Troupe, & conſulté par la mere ſur le deſtin de ſon fils, déroba l'Enfant furtivement, & laiſſa par écrit cet horoſcope à ſa place.

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né,
Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné :
Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
Il ſe frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état ſans le ſavoir, l'infortuné jeune-homme a changé de nom ſans le vouloir : il s'eſt élevé ſous celui de Figaro : il a vécu. Sa mère eſt cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoſcope de ſon fils a conſolé de ſa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En ſaignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Pièce, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers.

Après avoir verſé le ſang dont il né,

Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée, il accomplit le ſecond Vers.

Ton Fils aſſommera ſon Pere infortuné.

A l'inſtant la plus touchante reconnoiſſance a lieu entre le Médecin, la Vieille & Figaro : *c'eſt vous ! c'eſt lui ! c'eſt toi ! c'eſt moi !* Quel coup de Théâtre ! Mais le fils au déſeſpoir de ſon innocente vivacité, fond en larmes & ſe donne un coup de raſoir, ſelon le ſens du troiſieme Vers.

Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
Il ſe frappe &. . . . .

Quel tableau ! En n'expliquant point ſi, du raſoir, il ſe coupe la gorge ou ſeulement le poil du viſage, on voit que j'avois le choix de finir ma Pièce au plus grand pathétique. Enfin le Docteur épouſe la Vieille ; & Figaro, ſuivant la derniere leçon, ...

. . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénouement ! Il ne m'en eût coûté qu'un ſixieme acte. Eh quel ſixieme acte ! Jamais Tragédie au Théâtre François..... Il ſuffit. Reprenons ma Pièce en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorſqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait ; ce n'eſt pas l'inſtant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Pièce eſt invraiſemblable dans ſa conduite, a dit encore le Journaliſte établi dans Bouillon avec Approbation & Privilège.

— Invraiſemblable ! Examinons cela par plaiſir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-temps, l'honneur d'être ami particulier, eſt un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainſi que je le ſuis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Eſpagnol, vif, ardent, comme tous les Amants de ſa Nation que l'on croit froide & qui n'eſt que pareſſeuſe.

Il s'étoit mis ſecrétement à la pourſuite d'une belle perſonne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que ſon Tuteur a bientôt ramenée au lieu de ſa naiſſance. Un matin qu'il ſe promenoit ſous ſes fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le haſard conduiſit au même endroit Figaro le Barbier. — Ah le haſard ! dira mon Critique : & ſi le haſard n'eût pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit ; que devenoit la Pièce ? — Elle eût commencé, mon Frere, à quelqu'autre époque. — Impoſſible ; puiſque le Tuteur, ſelon vous-même, épouſoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de Pièce, ou s'il y en avoit eu, mon Frere, elle auroit été différente. Une choſe eſt-elle invraiſemblable, parce qu'elle étoit poſſible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal

de Retz nous dit froidement : Un jour j'avois beſoin d'un homme ; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme ; j'aurois déſiré qu'il fût petit-fils de Henri le Grand ; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il fût beau, bien fait, bien ſéditieux ; qu'il eût le langage & l'amour des Halles ; & voilà que le haſard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la priſon du Roi ; c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur : Ah ! le haſard ! Mais ſi vous n'euſſiez pas rencontré M. de Beaufort ! Mais ceci, mais cela ?...

Le haſard donc conduiſit, en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diſeur, mauvais Poëte, hardi Muſicien, grand fringueneur de guitarre, & jadis Valet-de-Chambre du Comte ; établi dans Séville, y faiſant avec ſuccès des barbes, des Romances & des mariages ; y maniant également le fer du Phlébotôme, & le piſton Pharmacien, la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & juſtement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme paſſion n'eſt autre choſe qu'un deſir irrité par la contradiction, le jeune Amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaiſie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle eſt enfermée, au point de faire l'impoſſible pour l'épouſer.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Pièce, Monſieur, feroit douter de la ſagacité, de l'adreſſe avec laquelle vous ſaiſirez le deſſein de l'Auteur, & ſuivrez le fil de l'intrigue, en la liſant. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui ſe trompe avec Approbation & Privilége, ſur toute la conduite de cette Pièce, vous y verrez que *tous les ſoins de l'Amant* ne *ſont* pas *deſtinés à remettre ſimplement une lettre*, qui n'eſt-là qu'un léger acceſſoire à l'intrigue ; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le ſoupçon ; ſur-tout à tromper un homme, qui, ſans ceſſe, éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de ſe retourner aſſez leſtement, pour n'être pas déſarçonné d'emblée.

Et lorſque vous verrez que le mérite du dénouement conſiſte en ce que le Tuteur a fermé ſa porte, en donnant ſon paſſe-partout à Bazile, pour que lui ſeul & le Notaire puſſent entrer & conclure ſon mariage ; vous ne laiſſerez pas d'être étonné, qu'un Cririque auſſi équitable ſe joue de la confiance de ſon Lecteur, ou ſe trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore : *le Comte s'eſt donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne ſoit pas fermée.*

Enfin lorſque vous verrez le malheureux Tuteur, abuſé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la

fin forcé de ſigner au contrat du Comte & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir, vous laiſſerez au critique à déeider ſi ce Tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorſque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas devinée plus que le Tuteur.

En effet s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'Ouvrage ?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploie avec gaieté tous les caractères de la Pièce. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande Scène du ſecond Acte, où, malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change ſur une lettre remiſe en ſa préſence, & à lui faire demander pardon à genoux du ſoupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aiſément.

Qu'il n'ait pas dit un ſeul mot de la Scène de ſtupéfaction de Bazile, au troiſieme Acte, qui a paru ſi neuve au Théâtre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en ſuis point ſurpris du tout.

Paſſe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'eſt jeté volontairement au dernier Acte, en faiſant avouer par la Pupille à ſon Tuteur que le Comte avoit dérobé la clé de la jalouſie : & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & ſort en ſe jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'eſt peu de choſe en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui ſoit pas venu à l'eſprit, que la Pièce, une des plus gaies qui ſoient au Théâtre, eſt écrite ſans la moindre équivoque, ſans une penſée, un ſeul mot, dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer : ce qui pourtant eſt bien quelque choſe, Monſieur, dans un ſiècle où l'hypocriſie de la décence eſt pouſſée preſque auſſi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers. Tout cela ſans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique auſſi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir ſans répandre des larmes de tendreſſe & de plaiſir : je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſauroit oublier ſa mere !

Tu connois donc ce Tuteur ? lui dit le Comte au premier acte. *Comme ma mere*, répond Figaro. Un avare auroit dit : *Comme mes poches.* Un petit-maître eût répondu : *Comme moi-même.* Un ambitieux : *comme le chemin de Verſailles* : & le Journaliſte de Bouillon : *Comme mon Libraire* : les comparaiſons de chacun ſe tirant toujours de l'objet intéreſſant. *Comme ma mere*, a dit le fils tendre & reſpectueux !

Dans un autre endroit encore, *Ah, vous êtes charmant !* lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvoit gaiement s'assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses, en revient toujours à sa bonne mere, & répond à ce mot : *Vous êtes charmant ! — Il est vrai, Monsieur, que ma mere me l'a dit autrefois.* Et le Journal de Bouillon ne releve point de pareils traits ! Il faut avoir le cerveau bien desséché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas le sentir !

Sans compter mille autres finesses de l'Art, répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on sait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amoureuse ; emplois de grands, moyens & petits Valets ; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Payſan, de Tabellion, de Bailli : mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois : *Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant... parler* : syllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à desserrer les dents même de l'envie !

Et cet endroit admirable, où pressé par les reproches du Tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Et parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe ; & va te coucher à celui qui dort.* Réponse en effet si juste, si chrétienne & si admirable qu'un de ces fiers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Diable ! l'Auteur a » dû rester au moins huit jours à trouver cette réplique » !

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, approbation & privilège, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la critique ! On me coupetoit le cou, Monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel ! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique* !

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose.

Mais j'ai l'honneur d'aſſurer ce Journaliſte, ainſi que le jeune-homme qui lui taille ſes plumes & ſes morceaux, que, loin d'avoir purgé la Pièce d'aucuns des *calembourgs*, *jeux de mots*, &c. qui lui cuſſent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes reſtés au Théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-feuille : tel un Charpentier économe cherche dans ſes copeaux épars ſur le chantier, tout ce qui peut ſervir à cheviller & boucher les moindres trous de ſon ouvrage.

Paſſerons-nous ſous ſilence le reproche aigu qui fait à la jeune perſonne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal-élevée* ? Il eſt vrai que, pour échapper aux conſéquences d'une telle imputation, il tente à la rejetter ſur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expreſſion banale : *On trouve à la jeune perſonne*, &c. On trouve !...

Que vouloit-il donc qu'elle fît ? Quoi ! Qu'au lieu de ſe prêter aux vues d'un jeune amant très-aimable & qui ſe trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épouſât le vieux podagre Médecin ? Le noble établiſſement qu'il lui deſtinoit-là ! & parce qu'on n'eſt pas de l'avis de Monſieur, on *a tous les défauts d'une fille mal-élevée.*

En vérité ſi le Journal de Bouillon ſe fait des amis en France par la juſteſſe & la candeur de ſes critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il eſt ſur-tout un peu bien dur pour les Dames Eſpagnoles.

Eh ! qui ſait ſi ſon Excellence, Madame la Comteſſe Almaviva, l'exemple des femmes de ſon état, & vivant comme un Ange avec ſon mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne ſe reſſentira pas un jour des libertés qu'on ſe donne à Bouillon ſur elle, avec approbation & privilège ?

L'imprudent Journaliſte a-t-il au moins réfléchi que ſon Excellence, ayant, par le rang de ſon mari, le plus grand crédit dans les Bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque penſion ſur la Gazette d'Eſpagne, ou la Gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embraſſe, il faut garder plus de ménagements pour les femmes de qualité ? Qu'eſt-ce que cela me fait à moi ? L'on ſent bien que c'eſt pour lui ſeul que j'en parle !

Il eſt temps de laiſſer cet adverſaire ; quoiqu'il ſoit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me ſoutenir en cinq Actes, je me ſuis mis en quatre pour ramener le Public.* Et quand cela ſeroit ! Dans un moment d'oppreſſion, ne vaut-il pas mieux ſacrifier un cinquieme de ſon bien que de le voir aller tout entier au pillage ? Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monſieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous

prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma Pièce qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, eſt réellement & de fait en cinq, qui ſont le 1er., le 2e. le 3e., le 4e., le 5e., à l'ordinaire.

Il eſt vrai que le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugiſſements ſourds, précurſeurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pièces en cinq actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au Diable en entier (comme la mienne), ſi l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le Dieu des cabales eſt irrité, dis-je aux Comédiens avec force;

Enfans! un ſacrifice eſt ici néceſſaire.

Alors, faiſant la part au Diable & déchirant mon manuſcrit: Dieu des Siffleurs, Moucheurs, Cracheurs, Touſſeurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du ſang! bois mon quatrieme Acte, & que ta fureur s'appaiſe!

A l'inſtant vous euſſiez vu ce bruit infernal qui faiſoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir: l'applaudiſſement lui ſuccéder, & des bas-fond du Parretre un *bravo* général s'élever en citeulant juſqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet expoſé, Monſieur, il ſuit que ma Pièce eſt reſtée en cinq Actes, qui ſon: le 1er. le 2e. le 3e. au Théâtre, le 4e. au diable, & le 5e. avec les trois premiers. Tel Auteur même vous ſoutiendra que ce 4e. Acte, qu'on n'y voit point, n'en eſt pas moins celui qui fait le plus de bien à la Pièce, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laiſſons jaſer le monde: il me ſuffit d'avoir prouvé mon dire. Il me ſuffit, en faiſant mes cinq Actes, d'avoir montré mon reſpect pour Ariſtote, Horace, Aubignac & les Modernes, & d'avoir mis ainſi l'honneur de la règle à couvert.

Par le ſecond arrangement, le Diable a ſon affaire: mon char n'en roule pas moins bien, ſans la cinquieme roue: le public eſt content, je le ſuis auſſi. Pourquoi le Journal de Bouillon ne l'eſt il pas? — Ah! Pourquoi! C'eſt qu'il eſt bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choſes gaies aſſez ſérieuſes, ni les graves aſſez enjouées.

Je me flatte, Monſieur, que cela s'appelle raiſonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit ſyllogiſme.

Reſte à répondre aux obſervations dont quelques perſonnes ont honoré le moins important des Drames haſardés depuis un ſiècle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, ſans ſignature & vulgairement appellées anonymes: on juge à l'âpreté du ſtyle, que leurs Auteurs, peu verſés dans la critique, n'ont pas aſſez ſenti qu'une mauvaiſe pièce n'eſt point une mauvaiſe action, & que telle injure convenable à un méchant homme, eſt toujours déplacée à un méchant Ecrivain. Paſſons aux autres.

Des connoiſſeurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des uſages François par un Plaiſant de Séville à Séville: tandis que la vraiſemblance exigeoit qu'il s'égayât ſur les mœurs Eſpagnoles. Ils ont raiſon: j'y avois même tellement penſé, que pour rendre la vraiſemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord réſolu d'écrire & de faire jouer la pièce en langage Eſpagnol: mais un homme de goût m'a fait obſerver qu'elle en perdroit peut-être un peu de ſa gaieté pour le Public de Paris: raiſon qui m'a déterminé à l'écrire en François: en ſorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de ſacrifices à la gaieté: mais ſans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, ſaiſiſſant l'inſtant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus ſérieux, que ma Pièce reſſembloit à *On ne s'aviſe jamais de tout.* — Reſſembler, Monſieur! Je ſoutiens que ma Pièce eſt, *On ne s'aviſe jamais de tout*, lui-même. — Et comment cela? — C'eſt qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de ma Pièce. l'Amateur reſta court: & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'aviſe jamais de tout, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux, chez une Dame incommodée, un Monſieur grave, en habit noir, coiffure bouffante & canne à corbin, lequel touchoit légèrement le poignet de la Dame, propoſa civilement pluſieurs doutes ſur la vérité des traits que j'avois lancé contre les Médecins. Monſieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je ſerois déſolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins: je vois que vous ne me connoiſſez pas: je ne prends jamais le parti d'aucun: je parle ici pour le Corps en general. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaiſanterie, ajourai-je, vous ſavez, Monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle

eſt

eſt bonne. = Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ! — A merveille, Docteur, dit la Dame, Le Monſtre qu'il eſt ! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous ! Faiſons cauſe commune.

A ce mot de *Docteur*, je commençai à ſoupçonner qu'elle parloit à ſon Médecin. Il eſt vrai, Madame & Monſieur, repris-je avec modeſtie, que je me ſuis permis ces légers torts, d'autant plus aiſément qu'ils tirent moins à conſéquence. Eh ! qui pourroit nuire à deux Corps puiſſans dont l'empire embraſſe l'univers & ſe partage le monde ! malgré les Envieux, les Belles y règneront toujours par le plaiſir, & les Médecins par la douleur : & la brillante ſanté nous ramène à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.

Cependant je ne ſais, ſi, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu ſur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins : mais plus ſouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaiſantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des reſſentimens, & ſonger que, ſi les Belles ſe vengent en ſe ſéparant de nous, ce n'eſt-là qu'un mal négatif : au lieu que les Médecins ſe vengent en s'en empatant, ce qui devient très poſitif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent : au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles ſont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins néceſſaires : au lieu que l'uſage des Médecins finit par nous les rendre indiſpenſables.

Enfin que l'un de ces empires ne ſemble établi que pour aſſurer la durée de l'autre : puiſque, plus la verte jeuneſſe eſt livrée à l'Amour, plus la pâle vieilleſſe appartient ſûrement à la Médecine.

Au reſte, ayant fait contre moi cauſe commune, il étoit juſte, Madame & Monſieur, que je vous offriſſe en commun mes juſtifications. Soyez donc perſuadés que, faiſant profeſſion d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'eſt toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'eſt jamais ſans trembler que je plaiſante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'eſt point ſuſpecte à votre égard, Meſdames, & mes plus acharmés, ennemis ſont forcés d'avouer que, dans un inſtant d'humeur ou mon dépit contre une Belle alloit s'épancher trop librement ſur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25e. Couplet, &, par le plus

prompt repentir, faire ainſi dans le 21ſe. amende-honorable aux Belles irritées :

Sexe charmant, ſi je décèle
Votre cœur en proie au deſir,
Souvent à l'amour infidèle ;
Mais toujours fidèle au plaiſir ;
D'un badinage, ô mes Déeſſes !
Ne cherchez point à vous venger :
Tel gloſe, hélas ! ſur vos foibleſſes
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monſieur le Docteur, on ſait aſſez que Moliere.....

— Au déſeſpoir, dit-il, en ſe levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumieres ; mais l'humanité qui gémit ne doit pas ſouffrir de mes plaiſirs. Il me laiſſa ma foi, la bouche ouverte avec ma phraſe en l'air. Je ne ſais pas dit la belle malade en riant, ſi je vous pardonne ; mais je vois bien que notre Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, Madame ! Il ne ſera jamais le mien. — Eh ! pourquoi ? — Je ne ſais ; je craindrois qu'il ne fût au-deſſous de ſon état, puiſqu'il n'eſt pas au-deſſus des plaiſanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'eſt pas de mes gens. L'homme aſſez conſommé dans ſon art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, aſſez ſpirituel pour rire avec moi de ceux qui le diſent infaillible ; tel eſt mon Médecin. En me rendant ſes ſoins qu'ils appellent des viſites ; en me donnant ſes conſeils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & ſans faſte la plus noble fonction d'une ame éclairée & ſenſible. Avec plus d'eſprit, il calcule plus de rapports, & c'eſt tout ce qu'on peut dans un art auſſi utile qu'incertain. Il me raiſonne, il me conſole, il me guide, & la nature fait le reſte. Auſſi, loin de s'offenſer de la plaiſanterie, eſt-il le premier à l'oppoſer au pédantiſme. A l'infatué qui lui dit gravement : « De quatre-» vingt fluxions de poitrine que j'ai traitées cet Automne, » un ſeul malade a péri dans mes mains «, mon Docteur répond en ſouriant : « Pour moi, j'ai prêté mes ſecours à plus » de cent cet hiver : hélas ! je n'en ai pu ſauver qu'un ſeul ». Tel eſt mon aimable Médecin. — Je le connois. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en ſanté. Mais je ne ſuis qu'un ſot. Au lieu de vous rappeller mon amende-honorable

au beau ſexe, je devois lui chanter le Couplet de la bégueule; il eſt tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poéſie,
Au haſard j'aſſemble des traits:
J'en fais, Peintre de fantaiſie,
Des tableaux, jamais des Portraits.
La femme d'eſprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'Auteur:
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere & ſon délateur.

— A propos de Chanſon, dit la Dame. Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre Pièce aux Français! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opera Comique? ce fut, dit-on, votre premiere idée. La Pièce eſt d'un genre à comporter de la muſique.

— Je ne ſais ſi elle eſt propre à la ſupporter, ou ſi je m'étois trompé d'abord en le ſuppoſant: mais ſans entrer dans les raiſons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre muſique dramatique reſſemble trop encore à notre muſique chanſonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaité franche. Il faudra commencer à l'employer ſérieuſement au Théâtre quand on ſentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler: quand nos Muſiciens ſe rapprocheront de la nature, & ſur-tout ceſſeront de s'impoſer l'abſurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la ſeconde. Eſt-ce qu'il y a des Repriſes & des Rondeaux dans un Drame? Ce cruel radotage eſt la mort de l'intérêt, & dénote un vide inſupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la muſique ſans inconſtance & même ſans infidélité: ſouvent, aux Pièces qui m'attachent le plus, je me ſurprends à pouſſer de l'épaule, à dire tout bas avec humeur: Eh! va donc muſique! pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas aſſez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches! au lieu de peindre la paſſion, tu t'accroches aux mots! Le Poëte ſe tue à ſerrer l'événement, & toi tu le délayes? Que lui ſert de rendre ſon ſtyle énergique & preſſé, ſi tu l'enſevelis ſous d'inutiles fredons? Avec ta ſtérile abondance, reſte, reſte aux Chanſons pour toute nourriture, juſqu'à ce que tu connoiſſes le langage ſublime & tumultueux des paſſions.

En effet, ſi la déclamation eſt déja un abus de la narration au Théâtre; le chant, qui eſt un abus de la déclamation,

n'eſt donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phraſes & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croiſſant, l'intérêt marche à ſens contraire; l'action s'allanguit; quelque choſe me manque; je deviens diſtrait; l'ennui me gagne; & ſi je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive ſouvent de trouver que je voudrois la fin du ſpectacle.

Il eſt un autre Art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la muſique; mais qui ſemble en ce point lui ſervir de leçon. Pour la variété ſeulement la danſe élevée eſt déja le modèle du chant.

Voyez le ſuperbe Veſtris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractère. Il ne danſe pas encore, mais d'auſſi loin qu'il paroît, ſon port libre & dégagé fait déja lever la tête aux ſpectateurs. Il inſpire autant de fierté qu'il promet de plaiſirs. Il eſt parti... Pendant que le Muſicien redit vingt fois ſes phraſes & monotone ſes mouvements, le danſeur varie les ſiens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas, & faire oublier le comble de l'Art par la plus ingénieuſe négligence? Tantôt ſur un pied, gardant le plus ſavant équilibre, & ſuſpendu ſans mouvement pendant pluſieurs meſures, il étonne, il ſurprend par l'immobilité de ſon à plomb.... Et ſoudain, comme s'il regrettoit le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, & revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter; il ne ſe répete point, lui! tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvemens violens dont ſon ame eſt agitée: il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif: & comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe releve avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit; & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie qu'il m'arrache à mon ſiege & me fait froncer le ſourcil. Mais reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment avec une grace, une moleſſe, & des mouvements ſi délicats, qu'il enleve autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au lieu d'Opéra, des Mélodrames! Mais j'entends mon éternel Cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouil-

lon,) qui me dit : Que prétend-t-on par ce tableau? Je vois un talent ſupérieur, & non la danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un Art pour le comparer & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons-nous pas.....

— Je l'arrête à mon tour. Eh quoi ! ſi je veux peindre un courſier & me former une juſte idée de ce noble animal ; irai-je le chercher hongre & vieux, gémiſſant au timon du fiacre, ou trotinant ſous le plâtrier qui ſiffle ? Je le prends au haras, fier Etalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & ſoufflant le feu par les nazeaux ; bondiſſant de deſirs & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électriſe, & dont le bruſque henniſſement réjouit l'homme & fait treſſaillir toutes les cavales de la contrée. Tel eſt mon danſeur.

Et quand je crayonne un Art, c'eſt parmi les plus grands ſujets qui l'exercent que j'entends choiſir mes modeles : tous les efforts du génie... mais je m'éloigne trop de mon ſujet : revenons au Barbier de Séville... ou plutôt, Monſieur, n'y revenons pas. C'eſt aſſez pour une bagatelle. Inſenſiblement je tomberois dans le défaut reproché trop juſtement à nos François, de toujours faire de petites chanſons ſur les grandes affaires, & de grandes diſſertations ſur les petites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,

L'AUTEUR.

Levée a mes. de 18. 8bre
pour la compagnie Delaigue
1848.

PERSONNAGES.

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine, paroît au premier Acte, en veſte & culotte de ſatin; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape eſpagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e. Acte: habit uniforme de cavalier avec des mouſtaches & des botines. Au 3e. habillé en Bachelier; cheveux ronds; grande fraiſe au cou; veſte, culotte, bas & manteau d'Abbé. Au 4e. Acte, il eſt vêtu ſuperbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau; par-deſſus tout, le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.* Dubet

BARTHOLO, *Médecin, Tuteur de Roſine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraiſe & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut ſortir de chez lui, un long manteau écarlate.* Buret

ROSINE, *jeune perſonne d'extraction noble, & Pupile de Bartholo; habillée à l'Eſpagnole.* Lucy

FIGARO, *Barbier de Séville en habit de majo Eſpagnol, La tête couverte d'une reſeille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur, antour de la forme; un fichu de ſoie, attaché fort lâche à ſon cou; gilet & haut de chauſſe de ſatin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de ſoie: les jarretieres nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe; veſte de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs & ſouliers gris.* Dugazon

DON BAZILE, *Organiſte, Maître à chanter de Roſine; chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.* St. Phar

LA JEUNESSE, *vieux Domeſtique de Bartholo.* Henry

L'ÉVEILLE, *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue & veſte de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le paſſage des bras, ſont pendantes par derriere.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *Homme de Juſtice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scene eſt à *Séville*, dans la rue & ſous les fenêtres de Roſine, au premier Acte; & le reſte de la Piece dans la Maiſon du Docteur Bartholo.

LE BARBIER DE SEVILLE,

OU LA PRÉCAUTION INUTILE,

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une rue de Séville, où toutes les croiſées ſont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *ſeul en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire ſa montre, en ſe promenant.*

LE jour eſt moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de ſe montrer derriere ſa jalouſie eſt encore éloignée. N'importe ; il vaut mieux arriver trop-tôt que de manquer l'inſtant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins ſous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendroit pour un Eſpagnol du temps d'Iſabelle — Pourquoi non ? Chacun court après le bonheur. Il eſt pour moi dans le cœur de Roſine — Mais quoi ! ſuivre une femme à Séville,

quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaiſirs ſi faciles? — Et c'eſt cela même que je fuis. Je ſuis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous préſentent ſans ceſſe. Il eſt ſi doux d'être aimé pour ſoi-même; & ſi je pouvois m'aſſurer ſous ce déguiſement..... Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO *une guitare ſur le dos attachée en bandouliere avec un large ruban: il chantonne gaiement un papier & un crayon à la main.* (N°. 1.)

BANISSONS le chagrin,
Il nous conſume :
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume ;
Réduit à languir,
L'homme ſans plaiſir
Vivroit comme un ſot,
Et mouroit bientôt,
Juſques-là; ceci ne va mal, ein, ein.
Et mourroit bientôt.
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur....
Eh non! ils ne ſe le diſputent pas, ils y regnent paiſiblement enſemble.....
Se partagent.... mon cœur.
dit-on, ſe partagent?.... Eh mon Dieu! nos faiſeurs d'Opéra Comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.
(*Il chante.*)
Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur
Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.
(*Il met un genou en terre & écrit en chantant.*)
Se partagent mon cœur.
Si l'une à ma tendreſſe.....
L'autre fait mon bonheur.
Fi donc! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça..... Il me faut une oppoſition, une antitheſe:

(N°. 1.) Voyez *la Partition de la Muſique* gravée.

Si l'une.... eſt ma maîtreſſe,
L'autre....
Eh parbleu j'y ſuis....
L'autre eſt mon ſerviteur.
Fort bien, Figaro!... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur;
Si l'une eſt ma maîtreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-deſſous, nous verrons encore, Meſſieurs de la cabale, ſi je ne ſais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*Il ſe releve.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'eſt pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'eſt pas un Abbé! cet air altier & noble...

LE COMTE.

Cette tournure groteſque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'eſt le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'eſt ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'eſt lui-même, Monſeigneur.

LE COMTE.

Maraud! ſi tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toûjours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnois pas, moi. Te voilà ſi gros & ſi gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur, c'eſt la miſere.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur; & ma reconnoiſſance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe ; & deux hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promene. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi ?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, Garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non ; dans les haras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais ; parce qu'ayant le diſtrict des panſemens & des drogues, je vendois ſouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les ſujets du Roi !

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede univerſel : mais qui n'ont pas laiſſé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'eſt bien lui-même ; on m'a deſſervi auprès des Puiſſances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide...

LE COMTE.

Oh grace ! grace, ami ! Eſt-ce que tu fais auſſi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant ſur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà préciſément la cauſe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniſtre que je faiſois, je puis dire aſſez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a ſu que j'étois imprimé tout vif, il a pris la choſe au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, ſous prétexte que l'amour des Lettres eſt incompatible avec l'eſprit des affaires.

LE COMTE.

Puiſſamment raiſonné ! & tu ne lui fis pas repréſenter...

FIGARO.

Se me crus trop heureux d'en être oublié; perſuadé qu'un grand nous fait aſſez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me ſouviens qu'à mon ſervice tu étois un aſſez mauvais ſujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu, Monſeigneur, c'eſt qu'on veut que le pauvre ſoit ſans défaut.

LE COMTE.

Pareſſeux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domeſtique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fuſſent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO.

Non pas tout de ſuite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle... Dis toujours, je t'entends de reſte.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus eſſayer de nouveau mes talens littéraires; & le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah! miſéricorde!

FIGARO.

Pendant ſa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalouſie.

En vérité, je ne ſais comment je n'eus pas le plus grand ſuccès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens Travailleurs des mains... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudiſſemens ſourds; & d'honneur, avant la Pièce, le café m'avoit paru dans les meilleures diſpoſitions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale! Monſieur l'Auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont ſifflé; mais ſi jamais je puis les raſſembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! Morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ſes Juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie eſt trop courte pour uſer un pareil reſſentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuſe colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon Ange, Excellence, puiſque je ſuis aſſez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce riſible acharnement les conduit, tous les Inſectes, les Mouſtiques, les Couſins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuilliſtes, les Libraires, les Cenſeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtoit ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile revenu du raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; & mon bagage en ſautoir ; parcourant philoſophiquement les deux Caſtilles, la Manche, l'Eſtramadoure, la Siera-Morena, l'Adalouſie ; accueilli dans une ville, empriſonné dans l'autre, & par-tout ſupérieur aux événemens, aidant au bon temps, ſupportant le mauvais ; me moquant des ſots, bravant les méchans ; riant de ma miſere & faiſant la barbe à tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à ſervir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philoſophie auſſi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preſſe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toûjours de ce côté ?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Viens donc, Malheureux ! tu me perds.

(Ils ſe cachent.)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE. *(La jalouſie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Roſine ſe mettent à la fenêtre.)*

ROSINE.

COmme le grand air fait plaiſir à reſpirer ! Cette Jalouſie s'ouvre ſi rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce ſont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'eſt une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore ! Quelque ſottiſe d'un nouveau genre ! (*)

ROSINE.

Je n'en ſais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raiſon. Siecle barbare !...

ROSINE.

Vous injurez toujours notre pauvre ſiecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottiſes de toute eſpèce : la liberté de penſer ; l'attraction, l'électricité, le tolérantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames...

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah ! ma chanſon ! ma chanſon eſt tombée en vous écoutant ; courez, courez donc ; Monſieur, ma chanſon ; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(*) Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans ſa jeuneſſe.

(Il quitte le Balcon.)

ROSINE, *regarde en dedans & fait ſigne dans la rue.*

S't s't; *(le Comte paroît* ramaſſez vîte & ſauvez-vous.

(Le Comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier & rentre.)

BARTHOLO, *ſort de la maiſon, & cherche.*

Où donc eſt-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commiſſion! Il eſt donc paſſé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher.... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami: ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir des jalouſies ſur la rue. (*Il rentre*).

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur: ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage?

BARTHOLO, *paroiſſant au Balcon.*

Rentrez, Signora; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon; mais ce malheur ne vous arrivera plus je vous jure. (*Il ferme la jalouſie à la clef.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO, *entrent avec précipitation.*

LE COMTE.

A Préſent qu'ils ſont retirés, examinons cette chanſon, dans laquelle un myſtère eſt ſurement renfermé. C'eſt un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'eſt que la précaution inutile!

LE COMTE, *lit vivement.*

» Votre empreſſement excite ma curioſité; ſitôt que mon » Tuteur ſera ſorti, chantez indifféremment ſur l'air con- » nu de ces couplets, quelque choſe qui m'apprenne enfin » le nom, l'état & les intentions de celui qui paroît s'at- » tacher ſi obſtinément à l'infortunée Roſine.

FIGARO, *contrefaiſant ta voix de Roſine.*

Ma chanſon, ma chanſon eſt tombée; courez, courez donc, (*Il rit*) ah, ah, ah, ah! O ces femmes! voulez-vous donner de l'adreſſe à la plus ingénue? enfermez-là.

LE COMTE.

Ma chere Roſine!

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs de votre maſcarade; vous faites ici l'amour en perſpective.

LE COMTE.

Te voilà inſtruit, mais ſi tu jaſes.....

FIGARO.

Moi jaſer! je n'emploierai point pour vous raſſurer les grandes phraſes d'honneur & de dévoûment dont on abuſe à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; peſez tout à cette balance &.....

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le haſard m'a fait rencontrer au Prado, il y a ſix mois, une jeune perſonne d'une beauté... Tu viens de la voir! Je l'ai faite chercher envain par tout Madrid. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Roſine, eſt d'un ſang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiſeau ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt.....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah quelle nouvelle! j'étois réſolu de tout oſer pour lui prétenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce Tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'eſt un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont.....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en ſe rendant heureux.....

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier : Chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur !

LE COMTE.

Tu dis que la crainte de galans lui fait fermer ſa porte.

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer.....

LE COMTE.

Ah ! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui.

FIGARO.

Si j'en ai. *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah ?

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an, *gratis* auſſi.

LE COMTE, *impatienté.*

Tu eſt ſon locataire ?

FIGARO.

De plus, ſon Barbier, ſon Chirurgien, ſon Apothicaire; il ne ſe donne pas dans ſa maiſon un coup de raſoir, de lancette de piſtoh, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

LE COMTE, *l'embraſſe.*

Ah ! Figaro, mon ami, tu ſeras mon Ange, mon Libérateur, mon Dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les diſtances ! parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur.

FIGARO.

C'eſt bien-là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puiſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvoit écarter tous les ſurveillans ?

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien !

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens....

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous beſoin de mon miniſtere. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peu prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le Régiment de Royal-Infant arrive en cette ville !

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge : & moi je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne ſeroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins.....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus preſſé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah oui ! Moi ! Nous ſerons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raiſon.

FIGARO.

C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Cavalier... pris de vin....

LE COMTE.

Tu te mocques de moi (*prenant un ton ivre.*) N'eſt-ce point ici la maiſon du Docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes ſeulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'eſt-ce pas ici la maiſon....

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivreſſe du peuple.

FIGARO.

C'eſt la bonne; c'eſt celle du plaiſir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme: éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *ſort en parlant à la maiſon.*

JE reviens à l'inſtant; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fit ſecrettement demain: & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QU'ai-je entendu? Demain il épouſe Roſine en ſecret!

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir ne fait qu'ajouter la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe mêle de ſon mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la muſique à ſa pupille, infatué de ſon art, friponneau, beſoineux, à genoux

devant un écu, & dont il ſera facile de venir à bout, Monſeigneur..... *Regardant à la jalouſie.* La v'là la v'la.

LE COMTE.

Qui donc.

FIGARO.

Derriere ſa jalouſie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment* ? C'eſt-à-dire chantez, comme ſi vous chantiez..... ſeulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puiſque j'ai commencé à l'intéreſſer ſans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. *(il déploie le papier que Roſine a jetté.*) Mais comment chanter ſur cette muſique? Je ne ſais pas faire des vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent: en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit.. & prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe, j'en joue ſi mal!

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe? Avec le dos de la main; from, from, from.... Chanter ſans guitarre à Séville! vous feriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépiſté.

(Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.)

LE COMTE *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitarre.* (N°. 1.)

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'oſois vous adorer :
En me nommant, que pourrois-je eſpérer?
N'importe, il faut obéir à ſon Maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je ſuis Lindor, ma naiſſance eſt commune;
Mes vœux ſont ceux d'un ſimple Bachelier;
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant Chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune!

FIGARO.

Eh comment diable! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre
Je chanterai mon amour ſans eſpoir ;
Je bornerai mes plaiſirs à vous voir :
Et puiſſiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ma foi ! pour celui-ci !..... (*Il s'approche & baiſe le bas de l'habit de ſon maître.*)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE *en-dedans, chante.*

AIR *du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor eſt charmant,
Que je dois l'aimer conſtamment.

(*On entend une croiſée qui ſe ferme avec bruit.*

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé ſa fenêtre ; quelqu'un apparemment eſt entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle eſt priſe, Monſeigneur.

LE COMTE.

Elle ſe ſert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor eſt charmant.* Que de graces ! que d'eſprit !

FIGARO.

Que de ruſe ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle ſe donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine ..... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle ſera ma femme ; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom . . . tu m'entends, tu me connois. . . .

FIGARO.

Je me rends. Allons Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO,

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par force de mon Art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, & renverser tous les obstacles. Vous, Monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or: c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta Guitarre?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guitarre! Moi! je suis donc fou! (*il s'enva.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio, Manuque*, FIGARO.

(*Il s'enfuit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'appartement de ROSINE. *La croisée dans le fond du Théâtre est fermée par une jalousie grillée.*

SCENE PREMIERE.

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table & se met à écrire.*

MArceline est malade; tous les gens sont occupés; & personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont

des yeux & des oreilles, ou ſi mon Argus a un génie malfaiſant qui l'inſtruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine ſur-le-champ l'intention... Ah Lindor! (*Elle cachete la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalouſie parler long-temps au Barbier Figaro. C'eſt un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; ſi je pouvois l'entretenir un moment!

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *ſurpriſe.*

AH! Monſieur Figaro, que je ſuis aiſe de vous voir!

FIGARO.

Votre ſanté, Madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monſieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraiſſe que les ſots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc-là-bas ſi vivement? je n'entendois pas: mais....

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parens, de la plus grande eſpérance; plein d'eſprit, de ſentimens, de talens, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh; tout-à-fait bien, je vous aſſure! il ſe nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eût pas quitté bruſquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Monſieur Figaro; il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

Digitized by Google

ROSINE.

Il eſt amoureux ! & vous appellez cela un défaut ?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt une que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah ! que le ſort eſt injuſte ! & nomme-t-il la perſonne qu'il aime ? je ſuis d'une curioſité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro ? je ſuis diſcrette ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéreſſe infiniment.... dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche roſée, & des mains ! des joues ! des dents ! des yeux.....!.

ROSINE.

Qui reſte en cette Ville ?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah ! que c'eſt charmant.... pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt ?....

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt la ſeule choſe que vous ayez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte ; ſi l'on rentroit je ne pourrois plus ſavoir.....

FIGARO.

Vous le voulez abſolument, Madame ? Eh bien ! cette perſonne eſt..... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?....

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui, Madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, Monſieur Figaro !.... je ne vous crois pas, je vous aſſure.

FIGARO.

Et c'eſt ce qu'il brûle de venir vous perſuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monſieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame ; quand on cede à la peur du mal, on reſſent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarraſſer de tous vos ſurveillans, juſqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en reſtant abſolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame ! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeuneſſe eſt ſi malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour ſans repos, ou repos ſans amour.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Repos ſans amour.... paroît....

FIGARO.

Ah ! bien languiſſant. Il ſemble, en effet, qu'amour ſans repos, ſe préſente de meilleure grace : & pour moi, ſi j'étois femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il eſt certain qu'une jeune perſonne ne peut empêcher un honnête homme de l'eſtimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Monſieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous le lui défendiez expreſſément par une petite lettre.... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Perſonne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de ſoi. Tudieu ! l'Amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains ſeulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumiere, allume un braſier, & que nous ſommes ce braſier-là. D'en parler ſeulement, il exhale un tel feu qu'il m'a preſque en-

fiévré (*) de ſa paſſion, moi qui n'y ai que voir.

ROSINE.

Dieu ! J'entends mon Tuteur. S'il vous trouvoit ici... paſſez par le Cabinet du Claveſſin & deſcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part.*) Voici qui vaut mieux que mes obſervations. (*Il entre dans le Cabinet.*)

SCENE III.

ROSINE, *ſeule.*

JE meurs d'inquiétude juſqu'à ce qu'il ſoit dehors... Que je l'aime ce bon Figaro ! c'eſt un bien honnête-homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage, (*elle ſouffle la bougie, s'aſſied, & prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

AH ! malédiction ! l'enragé, le ſcélérat corſaire de Figaro ! Là, peut-on, ſortir un moment de chez ſoi ; ſans être ſûr en rentrant....

ROSINE.

Qui vous met donc ſi fort en colere, Monſieur ?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maiſon, en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Eveillé, un ſternutatoire à la Jeuneſſe, il ſaigne au pied Marceline : il n'y a pas juſqu'à ma Mulle... ſur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplaſme ! parce qu'il me doit cent écus, il ſe preſſe de faire des Mémoires. Ah, qu'il les apporte ! & perſonne à l'antichambre ; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monſieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre ſans ſujet, que de m'expoſer ſans précaution ; tout eſt plein de gens entreprenans, d'audacieux..... N'a-t-on pas ce matin encore ramaſſé

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'eſt plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraires ; je ne conſeille à aucun galant homme de s'en ſervir ; mais M. Figaro !....

leſtement votre Chanſon pendant que j'allois la chercher ? oh ! je...

ROSINE.

C'eſt bien mettre à plaiſir de l'importance à tout ! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que ſais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde ; & c'eſt toujours quelqu'un poſté-là exprès, qui ramaſſe les papiers, qu'une femme a l'air de laiſſer tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monſieur ?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue ? Ce ne ſeroit peut-être pas ſi mal... Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, des bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la ſéduction de Monſieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque choſe à la bizarrerie des femmes ?

ROSINE, *en colere.*

Mais, Monſieur, s'il ſuffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaiſez-vous ſi fort ?

BARTHOLO, *ſtupéfait.*

Pourquoi ?... Pourquoi ?... Vous ne répondez pas à ma queſtion ſur ce Barbier ?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien oui, cet homme eſt entré chez moi, je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puiſſiez-vous en mourir de dépit ! (*Elle ſort.*)

SCENE V.

BARTHOLO, *ſeul.*

OH ! les juifs ! les chiens de valets ? La Jeuneſſe ? l'Eveillé ? l'Eveillé maudit !

SCENE VI.

BARTHOLO, L'EVEILLÉ.

L'EVEILLÉ, *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAh, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peſte d'étourdi, quand ce Barbier eſt entré ici ?

L'EVEILLÉ.

Monſieur j'étois... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque eſpiéglerie ſans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'EVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu ; puiſqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit ; & faut bien que ça ſoit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, bien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, ah...

BARTHOLO, *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant !... Où donc eſt ce vaurien de La Jeuneſſe ! Droguer ce petit garçon ſans mon ordonnance ! Il y a quelque fripponnerie là deſſous.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *(La Jeuneſſe arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue pluſieurs fois.)*

L'EVEILLÉ, *toujours bâillant.*

LA Jeuneſſe.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment. (*il éternue.*) Je ſuis briſé.

BARTHOLO.

Comment ! je vous demande à tous deux s'il eſt entré quelqu'un chez Roſine, & vous ne me dites pas que ce Barbier...

L'EVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro ? Aah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ, *pleurant comme un ſot.*

Moi... Je m'entends !...

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, Monſieur, y a-t-il... y a-t-il de la juſtice ?

BARTHOLO.

De la juſtice ! C'eſt bon entre vous autres miſérables, la juſtice ! Je ſuis votre maître moi, pour avoir toujours raiſon.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une choſe eſt vraie...

BARTHOLO.

Quand une choſe eſt vraie ! ſi je ne veux pas qu'elle ſoit vraie, je prétends bien qu'elle ne ſoit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raiſon, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un ſervice terrible, & toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien eſt traité comme un miſérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*)

Et

Et t'chi & t'cha ; l'un m'éternue au nez l'autre m'y baille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monſieur, je vous jure que ſans Mademoiſelle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de reſter dans la maiſon. (*Il ſort en éternuant.*)

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO *caché dans le cabinet paroît de temps en temps, & les écoute.*

BARTHOLO.

AH! Don Bazile, vous veniez donner à Roſine ſa leçon de muſique?

BAZILE.

C'eſt ce qui preſſe le moins.

BARTHOLO.

J'ai paſſé chez vous ſans vous trouver.

BAZILE.

J'étois ſorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle aſſez fâcheuſe.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non; pour vous. Le Comte Almaviva eſt en cette Ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faiſoit chercher Roſine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & ſort tous les jours déguiſé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſquant le ſoir, armé, cuiraſſé...

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monſieur? Vous ne ſavez guères ce que

vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abſurde, qu'on ne faſſe adopter aux oiſifs d'une grande ville en s'y prenant bien : & nous avons ici des gens d'une adreſſe !... D'abord un bruit léger, raſant le ſol comme hirondelle avant l'orage, *Pianiſſimo* murmure & file & ſeme en courant le trait empoiſonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le gliſſe en l'oreille adroitement. Le mal eſt fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout-à-coup, ne ſais comment, vous voyez calomnie ſe dreſſer, ſifler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend ſon vol, tourbillonne, enveloppe, rarache, entraîne, éclate, & tonne : & devient grace au Ciel, un cri général, un *creſcendo* public, un *chorus* univerſel de haine & de proſcription. Qui diable y réſiſteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc-là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-creſcendo* peut-il avoir à ma ſituation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait par-tout pour écarter ſon ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouſer Roſine avant qu'elle apprenne ſeulement que ce Comte exiſte.

BAZILE.

En ce cas vous n'avez pas un inſtant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez léſiné ſur les frais ; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un paſſe-droit évident, ſont des diſſonnances qu'on doit toujours préparer & ſauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en paſſer par où vous voulez ; mais finiſſons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout ſera terminé ; c'eſt à vous d'empêcher que perſonne, aujourd'hui, ne puiſſe inſtruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Restez, Docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

OH ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE, *accourant.* FIGARO.

ROSINE.

QUoi ! vous êtes encore-là, Monsieur Figaro ?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, Mademoiselle. Votre Tuteur & votre Maître de Musique, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO.

D'écouter ? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre Tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah ! grand Dieux !

FIGARO.

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvra-

ge, qu'il n'aura pas le temps de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient ; ſortez donc par le petit eſcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

VOus étiez ici avec quelqu'un, Monſieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit ; & pour cauſe. Vous euſſiez mieux aimé que c'eût été Monſieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'eſt fort égal, je vous aſſure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien ſavoir ce que ce Barbier avoit de ſi preſſé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler ſérieuſement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eſt pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui ! s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que ſais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une ſeule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, *regarde les mains de Roſine.*

Cela eſt. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il ſeroit aſſez plaiſant que vous euſſiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout ; mais votre doigt encore taché d'encre ! Hein ? ruſée Signora !

ROSINE, *à part.*

Maudit homme !

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme ſe croit bien en ſûreté, parce qu'elle eſt ſeule.

ROSINE.

Ah ! ſans doute... La belle preuve !... Finiſſez, donc, Monſieur, vous me tordez les bras. Je me ſuis brûlée en chifonnant autour de cette bougie, & l'on m'a toujours dit qu'il falloit auſſi-tôt tremper dans l'encre ; c'eſt ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'eſt ce que vous avez fait ? Voyons donc ſi un ſecond témoin confirmera la dépoſition du premier. C'eſt ce cahier de papier où je ſuis certain qu'il y avoit ſix feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh ! imbécille) ! La ſixieme.....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq ; je vois bien qu'elle n'y eſt pas, la ſixieme.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

La ſixieme je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? Et la plume qui étoit toute neuve ; comment eſt-elle devenue noire ! Eſt-ce en écrivant l'adreſſe de la petite Figaro ?

ROSINE.

(*à part.*) Cet homme a un inſtinct de jalouſie !... (*Haut*). Elle m'a ſervi à retracer une fleur effacée ſur la veſte que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela eſt édifiant ! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguiſant coup ſur coup la vérité ; mais c'eſt ce que vous ne ſavez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites ?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort ; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & deſſinner ma veſte au tambour ! quoi de plus innocent ! Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait !.... *Je ſuis ſeule, on ne me voit point ; je pourrai mentir à mon aiſe ;* mais le bout du doigt reſte noir ! la plume eſt tâchée, le papier manque ; on ne ſauroit pen-

ſer à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon bouble tout ne répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de Cavalerie; ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* (Réveillons-là, *&c.*)

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme? Un ſoldat! Rentrez chez vous; Signora.

LE COMTE *chante:* Reveillons là, *& s'avance vers Roſine.*

Qui de vous deux, Meſdames, ſe nomme le Docteur Balordo? (*à Roſine, bas*). Je ſuis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit ſeulement de ſavoir laquelle des deux.... (*à Roſine, lui montrant un papier*). Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'eſt moi. Laquelle! Rentrez donc, Roſine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur; vous êtes ſeul. Une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez, je ne ſuis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement? Ces gens-là croient toujours parler à des ſoldats!

LE COMTE.

Penſez-vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux verons, le regard fauve,
L'air farouche d'un algonquin.....

. . . . . .

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire! Etes-vous ici pour m'inſulter? Délogez à l'inſtant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'eſt mal parler! Savez-vous lire, Docteur..... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre queſtion ſaugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous faſſe point de peine; car, moi qui ſuis pour le moins auſſi Docteur que vous....

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Eſt-ce que je ne ſuis pas le Médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oſer comparer un Maréchal!...

LE COMTE.

AIR: *Vive le vin.*

Sans chanter.
Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & ſa brigade.

En chantant.
Votre ſavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général:
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis-là?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, Manipuleur ignorant! de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, Mal-appris! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, Docteur! Pour un Docteur d'esprit..... N'est-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc; il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le soldat, ne vous emportez point de grace (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, Monsieur: un homme qui déraisonne...

LE COMTE.

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, & vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, Monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases....

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement.... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Rien que cela ?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet doux que notre Maréchal des Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier*). (*Bartholo lit*). » Le Docteur Bartholo, recevra, nourrira, hebergera, couchera. . . .

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

» Pour une nuit ſeulement, le nommé Lindor dit l'Ecolier, Cavalier au régiment.....

ROSINE.

C'eſt lui, c'eſt lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Roſine.*

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à préſent, Docteur Barbaro ?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme-ſe fait un malin plaiſir de m'eſtropier de toutes les manieres poſſibles ; allez au diable, Barbaro ! Barbe à l'eau ! & dites à votre impertinent Maréchal des logis, que, depuis mon voyage à Madrid. je ſuis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O Ciel ! facheux contretemps !

BARTHOLO.

Ah, ah ! notre ami, cela vous contrarie & vous dégriſe un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'inſtant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai penſé me trahir ; (*haut*) Decamper ! ſi vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politeſſe peut-être ? Décamper ! Montrez-moi votre brevet d'exemption, quoique je ne ſache pas lire, je verrai bientôt. . . . . .

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il eſt dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, ſans quitter ſa place.*

Ah ! ma belle Roſine !

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'eſt vous ?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde : il a les yeux ſur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laiſſerai tomber.

(Il s'approche.)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur ſoldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de ſi près.

LE COMTE.

Elle eſt votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour ſon biſaïeul paternel, maternel, ſempiternel; il y a au moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO, *lit un parchemin.*

» Sur les bons & fideles témoignages qui nous ont » été rendus.....

LE COMTE, *donne un coup de main ſous les parchemins qui les envoie au plancher.*

Eſt-ce que j'ai beſoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, ſoldat, que ſi j'appelle mes gens, je vous fais traiter ſur le champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille? Ah volontiers, Bataille! c'eſt mon métier à moi; (*Montrant ſon piſtolet de ceinture*) & voici de quoi leur jetter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame.

ROSINE.

N'y ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'eſt pourtant auſſi gai que Bataille; figurez-vous (*Pouſſant le Docteur*) d'abord que l'ennemi eſt d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*à Roſine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE, *tire ſon mouchoir, le Comte laiſſe tomber ſa lettre entre elle & lui.*

BARTHOLO, *ſe baiſſant.*

Ah, ah!...

LE COMTE, *la reprend & dit.*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les ſecrets de mon métier.... Une femme bien diſcrette en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laiſſe tomber de ſa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, Papa! chacun ſon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?...

ROSINE, *avance la main.*

Ah! je ſais ce que c'eſt, Monſieur le ſoldat.

(*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de ſon tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je ſors : adieu, Docteur ; ſans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été ſi chere.

BARTHOLO.

Allez toujours, ſi j'avois ce crédit-là ſur la mort.....

LE COMTE.

Sur la mort ? Ah ! Docteur ! vous faites tant de choſes pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuſer. (*Il ſort.*)

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, (*le regarde aller.*)

IL eſt enfin parti. (*à part.*) Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat ! A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! mais n'es-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaſſer pour te faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne ſais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah ! par diſtraction.

BARTHOLO.

Ah ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur ? eſt-ce encore quelque menace ?

BARTHOLO.

Mais vous ! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous repéte, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute cachetée; & puiſqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me ſont adreſſés ? Si c'eſt jalouſie, elle m'inſulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité uſurpée, j'en ſuis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainſi.

ROSINE.

Si je me ſuis modérée juſqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe parlez-vous ?

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inoui qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De ſa femme ?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant ! mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en Fance, où l'on donne toujours raiſon aux femmes: mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel! que faire?... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu.*)

BARTHOLO.

Ah! j'eſpere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnn, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! Madame!...

ROSINE, *tombe ſur un fauteuil & feint de ſe trouver mal.*

Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE, *renverſée.*

Malheureuſe Roſine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux?

BARTHMLO.

Roſine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle ſe trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, *à part.*

Dieux! la lettre! Liſons-là ſans qu'elle en ſoit inſtruire. (*Il lui tâte le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en ſe tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renverſée.*

Infortunée! ah!...

BARTHOLO, *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de ſavoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Roſine!

BARTHOLO.

L'uſage des odeurs... produit ces affections ſpaſmodiques.

Il lit par derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Roſine ſe relève un peu, le regarde finement, fait un geſte de tête & ſe remet ſans parler.)

BARTHOLO, *à part.*

O Ciel! c'eſt la lettre de ſon couſin. Maudite inquiétude! Comment l'appaiſer maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

(Il fait ſemblant de la ſoutenir & remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE, *ſoupire.*

Ah!...

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'eſt rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a ſeulement pas varié.

(Il va prendre un flacon ſur la conſole.)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Roſine, un peu de cette eau ſpiritueuſe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous: laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet. C'eſt votre façon de demander les choſes qui eſt révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon: j'ai bientôt ſenti tous mes torts; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui pardon! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui; je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO, *ſe retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation, cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſais pourquoi, ſaignée du pied; n'y viens-tu pas auſſi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, Ah! comme tu ſerois heureuſe!

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, Ah! comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. (*Il ſort.*)

SCENE XVI.

ROSINE, *le regarde aller.*

AH Lindor! Il dit qu'il me plaira!.... Liſons cette lettre, qui a manqué de me cauſer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie.*) Ha!.... j'ai lu trop tard: il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur; j'en avois une ſi bonne! & je l'ai laiſſée échapper. En recevant la lettre, j'ai ſenti que je rougiſſois juſqu'aux yeux. Ah! mon Tuteur a raiſon. Je ſuis bien loin d'avoir cet uſage du monde qui, me dit-il ſouvent, aſſure le maintien des femmes en toute occaſion? Mais un homme injuſte parviendroit à faire une Ruſée de l'innocence même.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *ſeul & déſolé.*

QUELLE humeur ! quelle humeur ! Elle paroiſſoit appaiſée.... là, qu'on me diſe qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazille ! Elle ſait qu'il ſe mêle de mon mariage..... (*on heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; ſi vous omettez un ſeul petit point.... je dis un ſeul.... (*on heurte une ſecoude fois.*) Voyons qui c'eſt.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, *bruſquement.*

Jamais ſouhait ne vint plus à propos. Que voulez vous ?

LE COMTE.

Monſieur, je ſuis Alonzo, Bachelier, Licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas beſoin de Précepteur.

LE COMTE.

.... Eleve de Don Bazile, Organiſte du Grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Muſique à Madame votre.....

BARTHOLO.

Bazile ! Organiſte ! qui a l'honneur ! Je le ſais, au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme ! (*haut.*) un mal ſubit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'inſtant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh diable ! (*haut.*) Quand je dis le lit, Monſieur, c'eſt..... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé : marchez devant, je vous ſuis.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Monſieur j'étois chargé . . . Perſonne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(*à part.*) C'eſt quelque fripon. (*haut.*) Eh, non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part.*) Maudit vieillard ! (*haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre. . . .

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place. . . . .

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

. . . . En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le Comte Almaviva. . . .

BARTHOLO.

Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

. . . Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Roſine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, aſſéyons-nous & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine . . . .

LE COMTE, *fièrement.*

Aſſurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correſpondance, m'avoit prié de vous montrer ſa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choſes. . . .

BARTHOLO.

Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous eſt-il donc pas poſſible de parler plus bas ?

LE COMTE.

Vous êtes ſourd d'une oreille, avez-vous dit !

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, ſi vous m'avez trouvé méfiant & dur ; mais je ſuis tellement entouré d'intrigans, de piéges... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne-heure ſur ce ton, Monſieur. Mais je crains qu'on ne ſoit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh ! qui voulez-vous ? tous mes Valets ſur les dents ! Roſine enfermée de fureur ! Le diable eſt entré chez moi. Je vais encore m'aſſurer. . .

(Il va ouvrir doucement la porte de Roſine.)

LE COMTE, *à part.*

Je me ſuis enferré du dépit. . . Garder la lettre à préſent ! il faudra m'enfuir : autant vaudroit n'être pas venu.... la lui montrer. Si je puis en prévenir Roſine, la montrer eſt un coup de maître.

BARTHOLO, *revient ſur la pointe du pied.*

Elle eſt aſſiſe auprès de ſa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de ſon Couſin l'officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la ſienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Roſine.*

La voici. (*à part.*) C'eſt ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

» *Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre état* «. Ah, la perfide ! c'eſt bien-là ſa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher ! . . .

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître. . . D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi . . .

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage ?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors ſi elle réſiſte . . . .

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE, *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voilà l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre, & s'il le faut, (*plus myſtérieuſement*) j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur le champ. . . .

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile ! . . . Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne ſeroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE, *reprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit aſſez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il eſt tard. . . au peu de temps qui reſte. . .

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en ſa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces hiſtoires de maîtres ſuppoſés, ſont de vieilles fineſſes, des moyens de Comédie : ſi elle va ſe douter ?...

BARTHOLO.

Préſenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un amant déguiſé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle eſt ce ſoir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... ſon Clavecin eſt dans le Cabinet. Amuſez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impoſſible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'inſtant déciſif ? Elle perdroit tout ſon effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choſes : il ne faut pas me les dire deux fois. *(Il s'en va.)*

SCENE III.

LE COMTE, *ſeul.*

ME voilà ſauvé. Ouf ! que ce diable d'homme eſt rude à manier ! Figaro le connoit bien. Je me voyois mentir ; cela me donnoit un air plat & gauche ; & il a des yeux ?... Ma foi, ſans l'inſpiration ſubite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un ſot. O ciel ! on diſpute là-dedans. Si elle alloit s'obſtiner à ne pas venir ! Ecoutons... Elle refuſe de ſortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruſe. *(Il retourne écouter.)* La voici ; ne nous montrons pas d'abord.

(Il entre dans le Cabinet.)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

TOut ce que vous direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de Muſique.

BARTHOLO.

Ecoute-donc, mon Enfant ; c'eſt le Seigneur Alonzo, l'élève & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins. — La Muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher : ſi je chante ce ſoir !... Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer ? je vais, en deux mots, lui donner ſon compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit ſon amant : Elle fait un cri*) Ah !...

BARTHOLO.

Quavez-vous ?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah ! mon Dieu, Monſieur... Ah ! mon Dieu, Monſieur...

BARTHOLO.

Elle ſe trouve encore mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE.

Non : je ne me trouve pas mal... mais c'eſt qu'en me tournant... Ah !...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame ?

ROSINE.

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiége, un ſiége. Et pas un fauteuil ici ?

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah Roſine !

ROSINE.

Quelle imprudence !

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu appaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, Monsieur: je veux vous imiter, en réparant sur le champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace! (*A Bartholo.*) Je croirai, Monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là, tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monsieur: je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir, elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, Madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution innutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du Printemps d'un genre assez vif. Si Madame veut l'essayer....

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaisir: un tableau du Printemps me ravit, c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'Hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité: comme un esclave enfermé depuis long-temps,

goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application ?

BARTHOLO.

Parbleu ! (*il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE, *chante.* (N°. 3.)

(*) Quand, dans la plaine,
L'amour ramène
Le Printemps,
Si chéri des amans ;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux :
Dans tous les côteaux,
Les cris des agneaux
Retentissent :
Ils bondissent :
Tout fermente :
Tout augmente :
Les brébis paissent
Les fleurs qui naissent :
Les chiens fideles
Veillent sur elles ;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guete
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa Bergere.

MÊME AIR.

Loin de sa mere,
Cette Bergere
Va chantant.
Où son Amant l'attend.
Par cette ruse,

(*) Cette Ariette, dans le goût Espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train usités au Parterre en ces jours de crise & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, & les jeunes Rigoristes du Théâtre l'ont fort louée de cette reticence. Mais si la dignité de la Comédie Françoise y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les Théâtres où quelque peu de Musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous Directeurs à la restituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la Piece, & du plaisir que leur fera le morceau.

L'amour l'abuſe :
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger ?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiſeaux.
Ses charmes naiſſans,
Ses quinze ou ſeize ans,
Tout l'excite ;
Tout l'agite :
La pauvrette
S'inquiette :
De ſa retraite,
Lindor la guette :
Elle s'avance :
Lindor s'élance :
Il vient de l'embraſſer :
Elle, bien aiſe,
Feint de ſe courroucer,
Pour qu'on l'appaiſe.

PETITE REPRISE.

Les ſoupirs,
Les ſoins, les promeſſes,
Les vives tendreſſes,
Les plaiſirs,
Le fin badinage,
Sont mis en uſage :
Et bientôt la Bergere
Ne ſent plus de colere.
Si quelque jaloux
Trouble un bien ſi doux,
Nos amans d'accord,
Ont un ſoin extrême.....
..... De voiler leur tranſport :
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaiſir même.

(En l'écoutant, Bartholo s'eſt aſſoupi. Le Comte, pendant la petite repriſe, ſe haſarde à prendre une main qu'il couvre de baiſers. L'émotion ralentit le chant de Roſine, l'affoiblit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'Orcheſtre ſuit le mouvement de la Chanteuſe, affoiblit ſon jeu & ſe tait avec elle. L'abſence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte ſe relève, Roſine & l'Orcheſtre reprennent ſubitement la ſuite de l'air. Si la petite Repriſe ſe répete, le même jeu recommence, &c.)

LE COMTE.

En vérité, c'eſt un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence....

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur ; la gloire eſt toute entiere au Maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vais, je viens, je toupille, & ſitôt que je m'aſſieds, mes pauvres jambes...

(Il ſe leve & pouſſe le fauteuil.)

ROSINE, *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le temps.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile: eſt-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choſes plus gaies, que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me ſemblent autant d'enterremens. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeuneſſe, & que chacun retenoit facilement. J'en ſavois autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle, il cherche en ſe grattant la tête, & chante en faiſant claquer ſes pouces & danſant des genoux comme les vieillards.)

(N° 4.) Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette
Du Roi des Maris?... *(Au Comte en riant.)*

Il y a Fanchonnete dans la chanſon; mais j'y ai ſubſtitué Roſinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonſtances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien? pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO, *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante.* (N°. 4.)

Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette,
Du Roi des Maris?
Je ne ſuis point Tircis:
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encore mon prix:
Et quand il fait ſombre,
Les plus beaux chats ſont gris.

(Il répete la repriſe en danſant. FIGARO *derriere lui, imite ſes mouvemens.)*

Je ne ſuis point Tircis, &c.

(Appercevant Figaro.) Ah! Entrez, Monſieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO,

FIGARO, *saluant.*

Monſieur, il eſt vrai que ma mere me l'a dit autrefois ; mais je ſuis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part au Comte.*) Bravo, Monſeigneur.

(*Pendant toute cette Scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Roſine, mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, ſaigner, droguer, mettre ſur le grabat toute ma maiſon ?

FIGARO.

Monſieur, il n'eſt pas tous les jours fête ; mais, ſans compter les ſoins quotidiens, Monſieur a pu voir que, lorſqu'ils en ont beſoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas ! Que direz-vous, Monſieur le zélé, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé ? & à l'autre qui, depuis trois heures, éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai !

BARTHOLO.

Oui !

FIGARO.

Je leur dirai... Eh parbleu, je leur dirai, à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe ; & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'eſt pas cela, Monſieur, qui groſſira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non ; mais c'eſt la ſaignée & les médicamens qui le groſſiroient, ſi je voulois y entendre. Eſt-ce par zele auſſi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ; & votre cataplaſme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'eſt pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve ſur le mémoire !... On n'eſt pas de cette extravagance-là !

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, les hommes n'ayant guere à choiſir qu'entre la ſottiſe & la folie ; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaiſir ; & vive la joie. Qui ſait ſi le monde durera encore trois ſemaines !

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le Raiſonneur,

de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur? Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte ſi...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez vous eu ſoin au moins de les lui donner de ma part, Monſieur Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! Les bonbons de ce matin? Que je ſuis bête moi! j'avois perdu tout cela de vue... Oh! excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens! Admirables! Oui ſans doute, Monſieur le Barbier, revenez ſur vos pas! Vous faites là un joli métier, Monſieur?

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, Monſieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur?

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, Monſieur?

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO, *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur; moi je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux...

BARTHOLO.

Eh ! que n'y reſtiez-vous, ſans venir ici changer de profeſſion ?

FIGARO.

On fait comme on peut ; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place ! Ah ! parbleu, je dirois de belles ſottiſes !

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal ; je m'en rapporte à votre confrere qui eſt là rêvaſſant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je.... je ne ſuis point le confrere de Monſieur.

FIGARO.

Non ! Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé que vous pourſuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin quel ſujet vous amène ? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce ſoir à Madame ? Parlez, faut-il que je me retire ?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde ! Eh ! parbleu, Monſieur, je viens vous raſer, voilà tout : N'eſt-ce pas aujourd'hui votre jour ?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah ! oui, revenir ! toute la garniſon prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entrepriſe par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre ! Monſieur paſſe-t-il chez lui ?

BARTHOLO.

Non, Monſieur ne paſſe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me raſe ici ?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête ! Et pourquoi pas dans mon appartement ?

BARTHOLO.

Tu te fâches ? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon ! c'eſt pour ne pas perdre un inſtant le plaiſir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici ! (*haut.*) Allons, l'Eveillé : la Jeuneſſe ; le baſſin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monſieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les ! Fatigués, haraſſés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher ?

FIGARO.

Eh bien ! j'irai tout chercher : n'eſt-ce pas, dans votre chambre ? (*bas au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO, *détache ſon trouſſeau de ſes clés & dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte en s'en allant.*) Ayez les yeux ſur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH ! que nous l'avons manqué belle ! il alloit me donner le trouſſeau. La clé de la jalouſie n'y eſt-elle pas ?

ROSINE.

C'eſt la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part.*) BOn ! je ne ſais ce que je fais de laiſſer ici ce maudit Barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trouſſeau.*) Dans mon cabinet, ſous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peſte ! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes ! (*à part en s'en allant.*) Voyez comme le Ciel protege l'innocence !

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'Eſt le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Il n'auroient pas dit mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe: Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaiſſelle renverſée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc? Le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier, & les plus belles pieces de mon néceſſaire !...

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PRofitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage, Accordez-moi, ce ſoir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indiſpenſable pour vous ſouſtraire à l'eſclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalouſie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me ſuis vu forcé...

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étois pas trompé; tout eſt briſé, fracaſſé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte ſur l'eſcalier. (*Il montre la Clé au Comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clé...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

LE COMTE.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

Digitized by Google

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDENS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée à part.*

DOn Bazile !...

LE COMTE, *à part.*

Juſte Ciel !

FIGARO, *à part.*

C'eſt le diable !

BARTHOLO, *va au-devant de lui.*

Ah ! Bazile, mon ami, ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuites ? En vérité le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état ; demandez-lui, je partois pour vous aller voir ; & s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le Seigneur Alonzo ?...

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi ! toujours des accrocs ? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique !

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaiſir de me dire, Meſſieurs ?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je ſerai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il ?...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monſieur quelque choſe qu'il ignore ? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de muſique à votre place.

BAZILE, *plus étonné*

La leçon de muſique !... Alonzo !...

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh ! taiſez-vous.

BAZILE.

Elle auſſi !

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en ſommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en diſant qu'il n'eſt pas votre Eleve ; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah ! ah !

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Eleve.

BAZILE, *ſtupéfait.*

Que mon Eleve !... (*bas.*) Je venois pour vous dire que le Comte eſt déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le ſais, taiſez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas.*

Lui ! apparemment !

LE COMTE, *bas.*

Moi, ſans doute : écoutez ſeulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Eſt-il ſi difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum ! Grand eſcogrif ! Il eſt ſourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable eſt-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde eſt dans le ſecret !

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ?...

FIGARO.

Vous avez toute la ſoirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile*

Un mot ; dites-moi ſeulement ſi vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi !

LE COMTE, *ſouriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, *impatienté.*

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Vous avez raiſon. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris ſi ſubitement ?

BAZILE, *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE, *lui met à part une bourſe dans la main.*

Oui : Monſieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'etat d'indiſpoſition où vous êtes ?

FIGARO.

Il eſt pâle comme un mort !

BAZILE.

Ah ! je comprends...

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la phiſionomie toute renverſée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fievre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti ? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher !

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh ! ſans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ferai pas mal de me retirer ; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours : ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile ! je ſerai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien ; & ſans cette bourſe...

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Bien ! bon ſoir donc, bon ſoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

CEt homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura ſaiſi.

FIGARO.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (*à Bartholo.*) Ah ça, vous décidez-vous, cette fois ? (*Il pousse un fauteuil très-loin du Comte & lui présente un linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais ! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Nous avons la clé de la jalousie, & nous ferons ici à minuit.

FIGARO, *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir ? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder ; mais du chant !... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort ?

BARTHOLO, *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment & va derriere les amans écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici.

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem !... hem !...

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile !

ROSINE, *effrayée.*

Ah !...

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte !

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur ?

BARTHOLO,

Perfide Alonzo !

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme ! Moi ! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO.

Ah ! qu'est-ce que j'entends !

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les loix. (*Rosine sort.*)

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge ; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment ! lorsque je les prends sur le fait ! Maudit Barbier ! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi ; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou... (*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

JE suis fou ! Infâmes suborneurs ! Emissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous... Je suis fou !... Je les ai vus comme je

vois ce pupitre, . . . & me ſoutenir effrontement ! . . . Ah ! il n'y a que Bazile qui puiſſe m'expriquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un . . . . Ah ! j'oublie que je n'ai perſonne . . . . Un voiſin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'eſprit ! il y a de quoi perdre l'eſprit.

Fin du troiſieme Acte.

Pendant l'Entr'acte, le Théâtre s'obſcurcit : on entend un bruit d'orage, & l'Orcheſtre joue celui qui eſt grave dans le Recueil de la Muſique du Barbier, (N°. 5.)

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre eſt obſcur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoiſſez pas ? ce que vous dites eſt-il poſſible ?

BAZILE.

Vous, m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine, c'eſt ſans doute un des émiſſaires du Comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce préſent; Eh ! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendois rien ; & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toujours un argument ſans replique. Et puis comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre. . . .

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon. . . .

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe; c'eſt jouir qui rend heureux: mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer....

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé hé, Monſieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la Pupille de les rendre tous plus noirs que l'Enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt?

BAZILE.

Impoſſible; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'eſt ſa Niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Niéce ? Il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot ; que diable !

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez ?

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là ſont ſi alertes ! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde, par ce Figaro ! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon paſſe-partout, je vous attends, je veille ; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, perſonne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes ſûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *ſeule, ſortant de ſa chambre.*

IL me ſembloit avoir entendu parler. Il eſt minuit ſonné ; Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriſer. Sûr de ne rencontrer perſonne..... Ah ! Lindor ! ſi vous m'aviez trompée !.... Quel bruit entends je ?... Dieux ! c'eſt mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *rentre avec de la lumiere.*

AH ! Roſine, puiſque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...,

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva... C'eſt pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah quelle indignité!... Il en ſera puni. — Monſieur vous avez deſiré de m'épouſer?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout; ô Ciel! ſuis-je aſſez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO, *regardant au trouſſeau.*

Ah les ſcélérats! Mon Enfant je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés?

BARTHOLO.

Tu as raiſon; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*à part.*) Ah! je m'en punis aſſez!

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ROSINE, *ſeule.*

SON amour me dédommagera... Malheureuſe!.. (*Elle tire ſon mouchoir & s'abandonne aux larmes.*) Que faire?.. Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif.... Ah! j'en ai grand beſoin. Figure noble! air doux! une voix ſi ten-

dre!... & ce n'eſt que le vil agent d'un corrupteur! Ah malheureuſe! malheureuſe!... Ciel! on ouvre la jalouſie! (*Elle ſe ſauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.*

FIGARO, *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO, *ſaute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tous percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?.. Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien un autre inquiétude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur le champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe; l'amour, la haine, & la crainte.

LE COMTE, *regardant dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles.

les. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

LA voici. — Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très-composé.*

Je commençois, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné, mais quelqu'asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hasard, & si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... tu m'adore!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remord qui t'attend, (*en pleurant.*) apprends que je t'aimois; apprends que je faisois mon bonheur, de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE; *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remiſe ?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance ; & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah Roſine ! il eſt donc vrai que vous m'aimiez véritablement ! ...

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même. ...

ROSINE.

Monſeigneur, que dit il ?

LE COMTE, *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'eſt plus temps de vous abuſer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'eſt point Lindor ; je ſuis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE, *tombe dans les bras du Comte.*

Ah ! ...

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro ?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monſeigneur ; la douce émotion de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes ; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens, morbleu qu'elle eſt belle !

ROSINE.

Ah Lindor ! .... Ah Monſieur ! que je ſuis coupable ! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous Roſine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurois paſſé ma vie à vous déteſter. Ah Lindor ! le plus affreux ſupplice n'eſt-il pas de haïr, quand on ſent qu'on eſt faite pour aimer.

FIGARO, *regarde à la fenêtre.*

Monſeigneur, le retour eſt fermé ; l'échelle eſt enlevée.

LE COMTE.

Enlevée !

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'eſt moi. ... c'eſt le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il ſait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monſeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor !

LE COMTE, *avec fermeté.*

Roſine, vous m'aimez ! Je ne crains perſonne ; & vous ſerez ma femme. J'aurai donc le plaiſir de punir à mon gré l'odieux vieillard !....

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor ! Mon cœur eſt ſi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh ! par quel haſard, notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, Meſſieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur. Vous deviez unir la Signora Roſine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maiſon, pour des raiſons que vous ſaurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à ſon Excellence Monſieur le Comte Almaviva ?

FIGARO.

Préciſement.

BAZILE, *à part.*

Si c'eſt pour cela qu'il m'a donné le paſſe-partout....

LE NOTAIRE.

C'eſt que j'ai deux contrats de mariage, Monſeigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; & c'eſt ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Roſine auſſi ? Les Demoiſelles apparemment ſont deux ſœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. (*Ils ſignent.*)

Digitized by Google

BAZILE.

Mais votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tous vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur.... Mais ſi le Docteur....

LE COMTE, *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant ! Signez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah ! ah !...

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner ?

BAZILE, *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus ; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids....

(*Il ſigne.*)

SCENE VIII, & derniere.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS, *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCEDENS.

BARTHOLO, *voit le Comte baiſer la main de Roſine, & Figaro qui embraſſe groteſquement Don Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROſine avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'eſt votre Notaire.

BAZILE.

C'eſt votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, Eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment ; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maiſon, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monſieur voit bien qu'il eſt auſſi près du matin que du ſoir. D'ailleurs, je ſuis de la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva.

L'ALCADE.

Ce ne ſont pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. -- Par-tout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence ; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui le rang doit être ici ſans force ; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je la ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaiſant mariage ! Où ſont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile ! vous avez ſigné ?

BAZILE.

Que voulez-vous ! Ce diable d'homme a toujours ſes poches pleines d'argumens irréſiſtibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ſes argumens. J'uſerai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abuſant.

BARTHOLO.

La Demoiſelle eſt mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiſelle eſt noble & belle ; je ſuis homme de qualité, jeune & riche ; elle eſt ma femme, à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la diſputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eſt plus en votre pouvoir. Je la mets ſous

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *surpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe; c'eſt jouir qui rend heureux: mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer....

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé hé, Monſieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la Pupille de les rendre tous plus noirs que l'Enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt?

BAZILE.

Impoſſible; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'eſt ſa Niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Nièce ? Il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot ; que diable !

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez ?

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là ſont ſi alertes ! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde, par ce Figaro ! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon paſſe-partout, je vous attends, je veille ; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, perſonne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes ſûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *ſeule, ſortant de ſa chambre.*

IL me ſembloit avoir entendu parler. Il eſt minuit ſonné ; Lindor ne vient point ! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriſer. Sûr de ne rencontrer perſonne..... Ah ! Lindor ! ſi vous m'aviez trompée !.... Quel bruit entends je ?... Dieux ! c'eſt mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO., *rentre avec de la lumiere.*

AH ! Roſine, puiſque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...,

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva... C'eſt pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah quelle indignité!... Il en ſera puni. — Monſieur vous avez deſiré de m'épouſer?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout; ô Ciel! ſuis-je aſſez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO, *regardant au trouſſeau.*

Ah les ſcélérats! Mon Enfant je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés?

BARTHOLO.

Tu as raiſon; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*à part.*) Ah! je m'en punis aſſez!

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ROSINE, *ſeule.*

SON amour me dédommagera... Malheureuſe!.. (*Elle tire ſon mouchoir & s'abandonne aux larmes.*) Que faire?.. Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif.... Ah! j'en ai grand beſoin. Figure noble! air doux! une voix ſi ten-

dre!... & ce n'eſt que le vil agent d'un corrupteur! Ah malheureuſe! malheureuſe!... Ciel! on ouvre la jalouſie! (*Elle ſe ſauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.*

FIGARO, *parle en dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO, *ſaute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tous percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?.. Et ſi qulqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien un autre inquiétude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur le champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe; l'amour, la haine, & la crainte.

LE COMTE, *regardant dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles.

les. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

LA voici. — Ma belle Rosine!...

ROSINE, *d'un ton très-composé.*

Je commençois, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné, mais quelqu'asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hasard, & si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... tu m'adore!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remord qui t'attend, (*en pleurant.*) apprends que je t'aimois; apprends que je faisois mon bonheur, de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE; *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remiſe ?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance ; & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah Roſine ! il eſt donc vrai que vous m'aimiez véritablement ! ...

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même. ...

ROSINE.

Monſeigneur, que dit-il ?

LE COMTE, *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes ! il n'eſt plus temps de vous abuſer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'eſt point Lindor ; je ſuis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE, *tombe dans les bras du Comte.*

Ah ! ...

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro ?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monſeigneur ; la douce émotion de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes ; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens, morbleu qu'elle eſt belle !

ROSINE.

Ah Lindor ! ... Ah Monſieur ! que je ſuis coupable ! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous Roſine !

ROSINE.

Ne voyez que ma punition ! J'aurois paſſé ma vie à vous déteſter. Ah Lindor ! le plus affreux ſupplice n'eſt-il pas de haïr, quand on ſent qu'on eſt faite pour aimer.

FIGARO, *regarde à la fenêtre.*

Monſeigneur, le retour eſt fermé ; l'échelle eſt enlevée.

LE COMTE.

Enlevée !

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'eſt moi. ... c'eſt le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il ſait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monſeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor !

LE COMTE, *avec fermeté.*

Roſine, vous m'aimez ! Je ne crains perſonne ; & vous ſerez ma femme. J'aurai donc le plaiſir de punir à mon gré l'odieux vieillard !....

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor ! Mon cœur eſt ſi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh ! par quel haſard, notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, Meſſieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur. Vous deviez unir la Signora Roſine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maiſon, pour des raiſons que vous ſaurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à ſon Excellence Monſieur le Comte Almaviva ?

FIGARO.

Préciſement.

BAZILE, *à part.*

Si c'eſt pour cela qu'il m'a donné le paſſe-partout....

LE NOTAIRE.

C'eſt que j'ai deux contrats de mariage, Monſeigneur ; ne confondons point : voici le vôtre ; & c'eſt ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Roſine auſſi ? Les Demoiſelles apparemment ſont deux ſœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. (*Ils ſignent.*)

BAZILE.

Mais votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tous vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur.... Mais ſi le Docteur....

LE COMTE, *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!...

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner?

BAZILE, *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids....

(*Il ſigne.*)

SCENE VIII, & derniere.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS, *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCEDENS.

BARTHOLO, *voit le Comte baiſer la main de Roſine, & Figaro qui embraſſe groteſquement Don Bazile: il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROſine avec ces fripons! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'eſt votre Notaire.

BAZILE.

C'eſt votre Notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, Eh comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maiſon, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monſieur voit bien qu'il eſt auſſi près du matin que du ſoir. D'ailleurs, je ſuis de la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva.

L'ALCADE.

Ce ne ſont pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. -- Par-tout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence ; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui le rang doit être ici ſans force ; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je la ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaiſant mariage ! Où ſont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile ! vous avez ſigné ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ſes poches pleines d'argumens irréſiſtibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ſes argumens. J'uſerai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abuſant.

BARTHOLO.

La Demoiſelle eſt mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiſelle eſt noble & belle ; je ſuis homme de qualité, jeune & riche ; elle eſt ma femme, à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la diſputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eſt plus en votre pouvoir. Je la mets ſous

l'autorité des Loix ; & Monſieur que vous avez amené, vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magiſtrats ſont les ſoutiens de ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile réſiſtance au plus honorable mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mauvaiſe adminiſtration des biens de ſa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah ! qu'il conſente à tout ; & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi ; je me ſuis fourré la tête dans un guêpier !

BAZILE.

Quel guêpier ! ne pouvant avoir la femme ; calculez Docteur, que l'argent vous reſte &...

BARTHOLO.

Eh ! laiſſez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne ſongez qu'à l'argent. Je me ſoucie bien de l'argent, moi ! A la bonne heure, je le garde ; mais croyez-vous que ce ſoit le motif qui me détermine ? *(Il ſigne.)*

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah ! Monſeignenr ; ils ſont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Meſſieurs, je n'y comprends plus rien. Eſt-ce qu'elles ne ſont pas deux Demoiſelles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, Monſieur, elles ne ſont qu'une.

BARTHOLO, *ſe déſolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fut plus ſûr ! Ah ! je me ſuis perdu faute de ſoins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrais, Docteur : quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper un vieillard ; tout ce qu'il fait pour l'empêcher peu bien s'appeller à bon droit la *Précaution inutile.*

Fin du quatrieme & dernier Acte.

PATO
4594